

NATURE À pattes, écailles, pétales ou coquilles, certaines espèces arrivent chez nous après une longue expansion ou à la faveur d'un climat plus clément. Cet été, *Terre&Nature* vous propose leur portrait.

En 40 ans, la minuscule pipistrelle de Kuhl a pris ses aises en Suisse

ELLE TIENT SUR UN DOIGT

La pipistrelle de Kuhl est une toute petite espèce de chauve-souris: «Ses ailes atteignent 25 cm d'envergure, mais son corps ne mesure que 5 cm pour un poids de 5 g», explique Tommy Andriollo, biologiste spécialisé dans l'étude des chiroptères. Aujourd'hui très commune en Suisse, elle occupe la deuxième place des quatre espèces de pipistrelles de notre pays. «On la reconnaît à son liséré blanc sur l'aile, entre le cinquième doigt et le pied, précise encore ce collaborateur bénévole du Muséum de Genève. Mais comme d'autres chauves-souris, on peut aussi l'identifier par l'analyse acoustique des cris qu'elle utilise pour chasser ou communiquer avec ses semblables.»

EN ROUTE VERS LE NORD

Mentionnée au sud des Alpes dès le XIX^e siècle, cette espèce d'origine méditerranéenne est en expansion vers le nord depuis les années huitante. «Les premières preuves de reproduction (des jeunes de l'année ou des femelles gestantes) ont été trouvées en 1987 en Valais et à Genève, et en 1995 à Neuchâtel et dans le canton de Vaud, précise le mammalogiste. Et elle est signalée depuis 2007 en République tchèque, dans le sud de l'Allemagne et en Pologne.» Un mouvement que les chercheurs corrélerent avec le réchauffement climatique et des hivers plus doux, même si certains avancent plutôt un lien avec l'urbanisation croissante de régions proches des cours d'eau et des milieux aquatiques que la pipistrelle affectionne. «Mais l'exemple de la Suisse, déjà largement urbanisée lorsque la pipistrelle de Kuhl y a entrepris son expansion, va contre cette théorie», note le scientifique. Qui ne voit toutefois pas ce petit chiroptère thermophile s'établir au-delà de la limite septentrionale des arbres.

CHASSEUSE D'INSECTES

Comme les autres pipistrelles, notre petite héroïne est insectivore. «Elle chasse au crépuscule et à l'aube, en repérant les essaims

Avec ses ailes constituées de quatre doigts très allongés et reliés par une fine membrane qui joint en outre l'auriculaire et le pied, la pipistrelle fait preuve d'une grande manœuvrabilité en vol. À noter que la photo représente une pipistrelle de Kuhl nord-africaine; sa cousine suisse, elle, est dotée d'une face couleur chocolat et d'un pelage plus foncé.



d'insectes – notamment des moustiques, chironomes et autres diptères – grâce à l'écholocation, décrit Tommy Andriollo. Elle émet des ultrasons qui lui reviennent lorsqu'ils rencontrent un obstacle et lui fournissent une vision claire de son environnement.» La redoutable chasserresse peut même varier la résolution de cette «image»: «Un cri aigu confère une meilleure définition, mais limitée à 5 mètres, un son plus grave porte plus loin, mais avec une résolution moins fine.»

GROSSE DORMEUSE

Évidemment, en hiver, les insectes se font rares. Après s'être bien goinfrées pour constituer des réserves énergétiques (et accessoirement avoir bien batifolé à l'occasion de la période de rut automnal),

les pipistrelles mâles et femelles s'installent ensemble à l'abri des intempéries; en deux à trois heures, leur rythme cardiaque passe de plus de 300 pulsations par minute à une quinzaine de battements en moyenne, tandis que leur température corporelle chute de 40°C à moins de 5°C. Et c'est parti pour un gros dodo jusqu'au printemps suivant. «Mais il ne faut pas que l'hiver se prolonge trop, sinon elle s'affaiblit», nuance toutefois le chercheur.

AMBIANCE NURSERIE

Là, fini le mélange des genres, les femelles gestantes forment des colonies de mises bas: jusqu'à plusieurs centaines de ces dames, côte à côte dans un abri, vont donner naissance à un petit, parfois deux. Bonnes mères, elles les allaitent durant trois à quatre

semaines. «Au début, les petits sont accouchés en permanence à la mère, y compris durant le vol. Ensuite, ils restent à la nurse-rie, où maman les retrouve grâce à leur odeur et (peut-être) à leurs cris», explique Tommy Andriollo. À la fin de l'été, la jeune pipistrelle, devenue autonome, entame sa vie d'adulte, qui peut durer jusqu'à 8 ans (2 à 3 ans en moyenne). Souvent, ce sera un chat gourmand (et entendant parfaitement leurs cris) qui y mettra fin – ou une voiture, une éolienne ou un hiver trop rigoureux. «Mais par rapport à d'autres chauves-souris suisses, la pipistrelle de Kuhl n'a pas trop à s'en faire, et ses effectifs sont en augmentation», conclut-il.

BLAISE GUIGNARD ■

+ D'INFOS Nuit de la chauve-souris les 28 et 29 août en Romandie. www.chauves-souris.ch

Tous à l'assaut de la redoutable renouée du Japon!

INITIATIVE VERTE Cette plante exotique invasive menace la biodiversité suisse. Pour tenter d'endiguer sa propagation sur son site, le Parc naturel régional Gruyère Pays-d'Enhaut organise des sessions d'arrachage tout l'été.

Renouée du Japon, berce du Caucase ou encore buddleia de David. Ne vous fiez pas à ces noms teintés d'exotisme. Ces plantes invasives sont un véritable fléau pour la biodiversité de notre pays.

Parmi les 3000 espèces qui composent la flore suisse, quelque 550 sont des plantes exotiques, dont 57 considérées comme envahissantes. Selon la très sérieuse Union internationale pour la conservation de la nature, ces dernières représenteraient même la deuxième cause de diminution de la diversité biologique dans le monde.

En Suisse, il existe une multitude d'espèces exotiques inoffensives. Parmi les plus connues, les patates, le maïs ou encore les tomates. «Les plantes problématiques sont celles qui s'échappent des jardins et investissent les milieux naturels», explique Marie Gallot-Lavallée, biologiste et cheffe de projets nature au Parc naturel régional Gruyère Pays-d'Enhaut. Sur le site, sept espèces envahissantes ont été répertoriées, dont une particulièrement coriace: la renouée du Japon. Originaires d'Extrême-Orient et introduite en



Suisse en 1823, cette plante ornementale et fourragère a depuis colonisé certains cours d'eau, au détriment d'autres espèces indigènes. «Par ailleurs, la partie aérienne meurt en hiver et les racines ne maintiennent pas le terrain, ce qui peut causer d'importants dommages lors des crues», poursuit la biologiste. «Alors que si toute une panoplie d'espèces avaient la place de

s'épanouir à ces endroits-là, les racines s'entremêleraient les unes aux autres et constitueraient un moyen efficace de lutter contre l'érosion.»

La renouée du Japon est d'autant plus problématique qu'elle possède «une croissance extrêmement rapide, une reproduction végétative ultraefficace et un système racinaire spectaculaire qui empêchent la régénération des autres plantes».

Seul moyen de lutter contre l'invasisseur: son arrachage régulier à la main. Jusqu'à la fin du mois de septembre, le parc met ainsi la population à contribution en organisant plusieurs actions bénévoles.

«Quand la renouée du Japon est installée à un endroit, il faut jusqu'à sept interventions par an pour l'épuiser, et ce plusieurs années de suite. D'où l'idée de mettre sur pied plusieurs sessions d'arrachage à intervalles réguliers.» Un travail de longue haleine qui nécessite l'appui de nombreux bénévoles. Vous êtes armé de gants et de patience? Alors inscrivez-vous!

AURÉLIE JAQUET ■

+ D'INFOS nature@gruyerepaysdenhaut.ch